

22h25 - Arte • Documentaire : "Magritte, le jour et la nuit", d'Henri de Gerlache.

Derrière les apparences

Un portrait fidèle de ce peintre singulier qui voulait faire entendre « le silence du monde » dans ses toiles au réalisme teinté de mystère.

René Magritte n'avait pas d'atelier. A Bruxelles, dans la maison de la rue Essegheem où il vécut entre 1930 et 1954, les visiteurs le découvraient en train de peindre dans son dressing. Un chevalet, une douzaine de pinceaux, des couleurs : rien qui laisse deviner une activité intense. Magritte, pourtant, a beaucoup produit – plus d'un millier de tableaux. Les plus célèbres d'entre eux ont été si souvent reproduits qu'ils paraissent immédiatement familiers. Ses grands oiseaux dont la silhouette est empli de nuances, ses rochers suspendus dans l'espace, ses personnages coiffés d'un chapeau melon, cette nature morte proclamant « *Ceci n'est pas une pipe* »... Autant d'images qui appartiennent à l'imaginaire de l'honnête homme du xx^e siècle. Ce siècle-là est celui du futurisme, du dadaïsme, du surréalisme, autant de machines à démolir les académismes, à proclamer des révolutions (qui ne verront jamais le jour). Citoyen de ces temps agités, René Magritte les a pourtant vécus tranquillement.

Le documentaire que lui consacre Henri de Gerlache suit une ligne chronologique : plus que chez tout autre, ce cheminement est nécessaire pour qui veut comprendre l'œuvre du peintre. Fils d'un négociant, René François Ghislain Magritte vient au monde le 21 novembre 1898 à Lessines, dans le Hainaut. Son enfance est marquée par le suicide de sa mère. Magritte a 12 ans lorsque le corps de celle-ci est retrouvé, quinze jours après sa disparition, dans un canal. Détail que l'enfant n'oubliera jamais : la tête de sa mère est couverte de sa chemise de nuit. Une image – celle de personnages dont le visage est dissimulé par un tissu – que l'on retrouvera plus tard dans plusieurs œuvres du peintre.

L'autre élément d'importance chez Magritte est son attachement à la lecture. Les héros de la littérature populaire (Fantômas, Arsène Lupin, Rouletabille) seront ses compagnons de solitude – ou de sorties quand il va au cinéma avec ses frères voir la série des « Fantômas » réalisée

troncs sont des pieds de meubles. Au premier plan, un rideau de théâtre est là pour indiquer que cette scène est à l'image de notre monde, c'est-à-dire un spectacle. A son ami Louis Scutenaire (écrivain surréaliste belge), Magritte confiera : « *Je finis par trouver dans l'apparence du monde*

réel la même abstraction que dans mes tableaux ; car, malgré les combinaisons compliquées de détails et de nuances d'un paysage réel, je pouvais le voir comme s'il n'était qu'un rideau placé devant mes yeux. » (1)

Le document d'Henri de Gerlache a le mérite de mettre judicieusement en lumière ce parcours. Des témoignages – comme ceux de Didier Ottinger – permettent par exemple d'explorer ses liens avec les surréalistes français, notamment sa relation orageuse avec André Breton. L'auteur n'évite pas davantage les questions qui fâchent : il rappelle que, si Magritte a longtemps tiré le diable par la queue, il a eu tendance – quand est venu le temps du succès (plus particulièrement à partir des années 1960, après ses expositions américaines au MoMA de New



Magritte voit le monde comme « un rideau placé devant ses yeux ». Ici, en avril 1967.

pour le grand écran par Louis Feuillade. Déjà, le mystère est son allié. Il le deviendra d'autant plus lorsqu'il découvrira la peinture de De Chirico, notamment son « Chant d'amour », tableau sur lequel l'artiste italien a représenté, fixés sur le pignon d'une maison, une tête sculptée et un gant de latex. Au premier plan, une sphère verte qui semble déjà annoncer la grosse pomme de la même couleur que Magritte placera, en 1958, dans sa célèbre « Chambre d'écoute ».

Très tôt, Magritte trouve donc sa manière, entre réalisme et onirisme. Dès 1926, il peint « le Jockey perdu », toile sur laquelle on distingue un cavalier et sa monture se déplaçant entre des arbres dont les

York et à la fondation Menil, à Houston) – à céder à une certaine facilité. Mais tout cela est dit sans agressivité et Magritte (mort en 1967) n'aurait sans doute pas désavoué ces propos. Coïncidence voulue : ce document est diffusé alors qu'un grand musée Magritte vient d'ouvrir ses portes à Bruxelles (2). Plus de 200 œuvres y sont réunies, soit autant d'images de cette « nouvelle vision » où Magritte voulait plonger le spectateur afin « *qu'il retrouve son isolement et entende le silence du monde* ».

■ Bernard Génies

(1) Cité dans « René Magritte, le hasard objectif », par Patrick Waldberg, éditions La Différence.

(2) Rens. : www.musee-magritte-museum.be